

24 novembre 1936

~~15~~ 15

Retour de l'U.R.S.S. (1)

par André GIDE

DANS le petit livre qu'André Gide vient de consacrer à l'U.R.S.S., on ne trouvera rien ou presque rien qui ait trait aux usines géantes ou aux grands travaux d'utilité publique qui ont dû modifier profondément le visage de la Russie et transformer l'économie du pays. André Gide ne s'attarde pas non plus à l'administration et à la politique.

Moraliste et psychologue, il s'est presque uniquement attaché à observer les hommes dans leur culture et leur comportement spirituel. Il a été déçu et nous dit pourquoi.

N'allez pas croire qu'il revienne sur son adhésion aux idées qui l'ont conduit en U.R.S.S. N'allez pas croire non plus qu'il cesse d'attendre de la nouvelle Russie de très grandes choses. C'est même parce qu'il a gardé sa foi et veut la servir qu'il tient pour un devoir de dire ses inquiétudes présentes.

De quoi sont-elles faites ?

Il a constaté avec peine la médiocrité des produits offerts aux besoins de ce grand peuple. « Rien, dit-il, de plus bêtement bourgeois, petit-bourgeois, que les productions d'aujourd'hui », et cela peut sans doute s'expliquer par l'indolence et l'inertie de la masse. Aussi peut-être par l'uniformité et la pauvreté du cadre quotidien de la vie. « Je voudrais, écrit-il, exprimer la bizarre et attristante impression qui se dégage de chacun de ces intérieurs (il s'agit des habitations d'un kolkhoze très prospère) : celle d'une complète dépersonnalisation. Dans chacun d'eux les mêmes vilains meubles, le même portrait de Staline, et absolument rien d'autre ; pas le moindre objet, le moindre souvenir personnel. Chaque demeure est interchangeable ; au point que les kolkhoziens, interchangeables eux-mêmes, semble-t-il, déménageraient de l'une à l'autre sans même s'en apercevoir. »

Ce qui est certainement plus grave, c'est que la pensée est aussi uniforme que l'habitat : « En U.R.S.S., il est admis d'avance et une fois pour toutes que, en tout et sur n'importe quoi, il ne saurait y avoir plus d'une opinion. Du reste, les gens ont l'esprit ainsi façonné que ce conformisme leur devient facile, naturel, insensible, au point que je ne pense pas qu'il y entre de l'hypocrisie. Sont-ce vraiment ces gens-là qui ont fait la révolution ? Non ; ce sont ceux-là qui en profitent. Chaque matin la Pravda leur enseigne ce qu'il sied de savoir, de penser, de croire. Et il ne fait pas bon sortir de là ! »

André Gide a été aussi très frappé par le soin qui est mis à laisser le citoyen soviétique dans une « extraordinaire ignorance » de l'étranger. Il donne de cette ignorance des exemples incroyables. Un ouvrier instruit ne lui a-t-il pas demandé si la France a des écoles ? Un autre, si Paris a aussi son métro, des tramways, des omnibus ? Cette ignorance de l'étranger n'a pas peu contribué à créer chez les citoyens soviétiques un curieux « complexe de supériorité », qui va naturellement avec beaucoup de mépris pour tant ce qui, dans le monde, n'est pas l'U.R.S.S. « Pour eux, écrit Gide, hors de l'U.R.S.S., c'est la nuit. »

Mais ce même « complexe de supériorité » joue aussi dans les rapports avec les « inférieurs », les domestiques, les

manœuvres, les pauvres. Car « il y a des pauvres. Il y en a trop, beaucoup trop. J'espérais pourtant bien, ajoute Gide, ne plus en voir, ou même plus exactement : c'est pour ne plus en voir que j'étais venu en U.R.S.S. »

Cet état d'esprit « petit bourgeois » inquiète légitimement André Gide, car il le tient avec raison pour contre-révolutionnaire.

Et que penser des adulations dont Staline est l'objet ? De l'obligation de joindre toujours à son nom les épithètes ou les oppositions les plus louangeuses ? De l'absence complète de toute liberté ?

« Ce que l'on veut et exige — écrit Gide — c'est une approbation de tout ce qui se fait en U.R.S.S. ; ce que l'on cherche à obtenir, c'est que cette approbation ne soit pas résignée, mais sincère, mais enthousiaste même. Le plus étonnant, c'est qu'on y parvient. D'autre part, la moindre protestation, la moindre critique est passible des pires peines, et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus assalé. »

« Que Staline ait toujours raison — écrit encore Gide — cela revient à dire : que Staline a raison de tout. »

« Dictature du prolétariat, nous promet-tait-on. Nous sommes loin de compte. Oui ; dictature, évidemment ; mais celle d'un homme, non plus celle des prolétaires unis, des Soviets. Il importe de ne point se leurrer, et force est de reconnaître tout net ; ce n'est point là ce qu'on voulait. Un pas de plus, et nous dirons même : c'est exactement ce qu'on ne voulait pas. »

Aucune activité n'échappe à cette oppression. Ce n'est pas seulement en politique qu'il faut agir et penser « dans la ligne », c'est en toutes matières, notamment en littérature et en art. Gide s'entretient avec un peintre dans le hall d'un grand hôtel. Il lui dit que de belles œuvres ne sont souvent goûtées d'abord que par un petit nombre. Le peintre lui proteste que c'est penser en bourgeois. Gide rentre dans sa chambre. Au bout de quelques instants, l'artiste l'y rejoint et lui dit à voix basse « Oh ! parbleu ! je sais bien... Mais on nous écoutait tout à l'heure et... mon exposition doit ouvrir bientôt. »

Mais le citoyen soviétique est si minutieusement préparé, façonné, dans l'enfance, à ce parfait conformisme qu'il n'en souffre pas, qu'il n'en a même pas conscience. « Je crois — écrit Gide — qu'on étonnerait beaucoup de jeunes soviétiques et qu'ils protesteraient, si l'on venait leur dire qu'ils ne pensent pas librement. »

C'est pourtant vrai, c'est même tellement vrai — je veux dire qu'André Gide a senti cet asservissement des esprits avec tant de force et tant de peine qu'il constate — et ce n'a pas dû être sans amertume — la supériorité, en cette matière, du régime sous lequel vivent les Français : « Et comme il advient toujours

que nous ne reconnaissons qu'après les avoir perdus, la valeur de certains avantages, rien de tel qu'un séjour en U.R.S.S. (ou en Allemagne, il va sans dire) pour nous aider à apprécier l'inappréciable liberté de pensée dont nous jouissons encore en France, et dont nous abusons parfois. »

Je le répète, André Gide ne tire pas des faits qu'il rapporte des conclusions pessimistes. Il continue de penser que « l'U.R.S.S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner ». Mais il estime surtout que la cause que l'U.R.S.S. représente ne saurait être si étroitement unie à l'U.R.S.S. elle-même qu'on puisse la tenir pour responsable de ce qu'on a à déplorer en U.R.S.S.

Je n'ai, pour ma part, rien trouvé dans ce livre qui pût modifier grandement

l'idée que je me faisais des conditions de la vie spirituelle en U.R.S.S. Je savais bien que la pensée n'y est pas libre, et pas seulement en matière d'opinions politiques. Mais je savais aussi que le socialisme n'est pour rien dans cette oppression. Le socialisme n'asservit pas. Il libère. C'est lui qui, en donnant à tous les travailleurs — et cela voudra dire, à tous les humains — la libre disposition des richesses par eux produites, créera les conditions les plus favorables à la pleine et entière liberté des sentiments et de la pensée.

Le conformisme dont Gide s'inquiète tant pose des problèmes dont il faut sans doute chercher les solutions dans l'histoire des peuples de Russie, dans une analyse minutieuse des institutions soviétiques, de l'économie véritable et de la structure sociale réelle de l'U.R.S.S. Il laisse dans l'absurde l'éventualité d'un régime socialiste où ne fleurirait pas le culte de la liberté.

J.-B. SEVERAC

(1) Paris, Gallimard, 1936.